

Danielle Dubois-Marcoin

La figure de Vitalis dans *Sans Famille*

Les romans pour la jeunesse d'Hector Malot, des romans d'aventures, sont marqués par des déplacements, parfois sur les mers agitées, souvent à pied sur les routes, voire le long des canaux tranquilles.

Le périple accompli par Rémi dans *Sans Famille* l'amène à sillonner le territoire national, du sud au nord (jusqu'à Paris), du nord au sud : parti de Chavanon dans la Creuse, Rémi se dirige avec Vitalis vers le sud, le Quercy, Toulouse où le maître est emprisonné. Il part un temps sur le bateau de Mme Milligan de Sète à Béziers, puis remonte avec son maître Vitalis (qu'il n'a pas voulu quitter) à Paris où il croisera l'affreux *padrone* Garafoli. Après la disparition de Vitalis, mort de froid, il vivra deux ans à Plessis, chez le jardinier Acquin. En raison de la catastrophe économique du jardinier, emprisonné pour dettes, catastrophe qui provoque la dispersion à travers la France de toute la famille¹, il reprend la route vers le sud, accompagné de Matthia, jeune Italien naguère martyrisé par l'odieux Garafoli. Ainsi, il redescend jusqu'au Creusot pour retrouver Alexis, fils d'Acquin. Là, il réchappe à la catastrophe de la mine, et repart pour Chavanon où il projette d'offrir à sa nourrice Mère Barberin une vache pour remplacer celle qu'elle avait dû vendre juste avant de se séparer de son enfant adoptif.

Mais c'est bientôt la remontée à Paris, pour retrouver Barberin, hélas mort quand ils arrivent. C'est alors, dans l'espoir de retrouver enfin sa famille, le départ pour Londres, toujours en compagnie de son ami Matthia, où il connaît une cruelle déception. Enfin c'est une nouvelle traversée d'ouest en est de la France, en longeant les canaux jusqu'à Vevey, Clarens, Montreux, où il a la révélation de sa vraie naissance, et le retour définitif en Angleterre avec sa mère, Mme Milligan, et son frère Arthur. C'est à Londres qu'a lieu le regroupement de la plupart des personnages qui ont heureusement marqué son existence, notamment Elise et Matthia.

¹ Rappelons qu'il s'agit là de la trame romanesque correspondant à la commande passée initialement par Hetzel à Malot.

Un récit picaresque ?

Autant de tours, détours, fausses routes qui s'apparentent, dans une certaine mesure, à l'itinéraire compliqué des héros de romans picaresques, dont la destinée remplie d'errances est ponctuée par d'innombrables revers de fortune.

Le récit picaresque se développe effectivement selon une structure libre qui permet la multiplication des épisodes liés aux caprices du destin, celui de *Lazarillo de Tormès* (paru anonymement en 1544), de *Gil Blas* d'Alain-René Lesage (1715-35) ou plus récemment des *Mémoires de Barry Lindon* de William Makepeace Thackeray (1844). Comme les jeunes picaros, Rémi connaît l'alternance de périodes sédentaires (chez mère Barberin, chez le jardinier) voire d'enfermement (dans la mine, et même un court moment dans la prison), et d'innombrables vagabondages le long des routes et des canaux, parfois de pertitions dans les grandes villes (Paris ou Londres), qui apparaissent comme les lieux de tous les dangers.

Ces déplacements sont marqués pour Rémi par des changements de maîtres : Vitalis, (il échappe heureusement à Garofoli, la figure inversée de Vitalis), le jardinier Acquin, le Magister à la mine, Driscoll en Angleterre (une figure dans la veine de Charles Dickens), autant de changements heureusement compensés par la permanence du fidèle compagnon Matthia durant tout le deuxième livre.

Par ailleurs, on sait que les conditions de publication du texte, d'abord sous forme de feuilleton dans le journal *Le Siècle*, induisent facilement une conduite narrative qui ménage les ratées, le mystère, le suspense et le retard de la révélation (révélation, bien sûr, concernant la naissance de Rémi mais aussi la trajectoire de Vitalis).

Sans Famille, essentiellement un roman de formation

Cependant le picaro est de basse extraction sociale ; c'est la plupart du temps un « gueux » (*Lazarillo* est né dans le ruisseau), ce qui n'est pas le cas de Rémi (le luxe des langes dont il était enveloppé le signale dès le début), et l'on ne peut parler de roman de gueuserie, même si l'épisode londonien au sein de la famille Driscoll – la pénultième épreuve - plonge un moment le jeune lecteur dans la perplexité, tiraillé qu'il se trouve entre la certitude de Matthia que Rémi n'est pas de cette famille de truands aux cheveux filasses et le sentiment du devoir filial qui immobilise le trop loyal héros au cœur pur.

Si Rémi éprouve toujours une sincère jubilation à se lancer librement sur les routes, l'auteur se doit cependant de tempérer ce sentiment en égard au jeune lectorat dont il a en quelque sorte la charge morale.

Combien d'enfants se disent tout bas : Ah ! Si je pouvais faire ce qui me plaît ; si j'étais libre ; si j'étais mon maître ! (...)

Moi je me disais : « Ah ! Si j'avais quelqu'un pour me conseiller, pour me diriger ! »

C'est qu'entre ces enfants et moi, il y avait une différence... terrible.

Si ces enfants font des sottises, ils ont derrière eux quelqu'un pour leur tendre la main quand ils tombent ou pour les ramasser quand ils sont à terre, tandis que moi, je n'avais personne ; si je tombais, je devais aller jusqu'en bas, et une fois là me ramasser tout seul si je n'étais pas cassé. (...)

Malgré ma jeunesse, j'avais été assez éprouvé par le malheur pour être plus circonspect et plus prudent que ne le sont ordinairement les enfants de mon âge ; c'était là un avantage que j'avais payé cher.²

On peut lire dans ce passage l'expression d'un surmoi solidement structuré : l'errance sur les routes n'engendre pas de déviance morale, et Rémi est toujours demeuré sous l'influence bénéfique de ses éducateurs exigeants et aimants. Hector Malot entend bien maintenir son récit dans le cadre du roman de formation pour la jeunesse³.

Vitalis demeure d'un bout à l'autre du roman le mentor de Rémi, au-delà des autres figures tutélaires plus accessoires du roman, le père Acquin, le magister, Espinassous, le barbier musicien révélateur du talent inouï de Matthia, et, surtout, par opposition au contre-modèle, la crapule Driscoll, et surtout à l'odieux Garofoli, des personnages qui renvoient à d'autres romans de l'époque, de Dickens, Sue, Victor Hugo, relatant copieusement les odieux trafics d'enfants.

Dans les roman de formation, le mentor est d'une noble nature, un être à part : ainsi, dans *Romain Kalbris*, M.de Bihorel est un original, cultivé, qui vit isolé du monde.

Originellement, Mentor fait un peu figure d'intercesseur entre l'enfant et les hautes sphères de l'univers : ainsi Athéna prend parfois les traits du digne précepteur pour s'adresser à Télémaque, l'enfant royal.

Physiquement, Vitalis a fière allure, c'est un « grand et beau vieillard à barbe blanche ». Dans cet univers de théâtre ambulants, c'est en quelque sorte un Capitaine de la *commedia dell arte* qui n'en aurait pas le

² *Sans Famille*, rééd. Hachette, Bibliothèque verte, 1978, tome 1, p. 265-266.

³ Je renvoie à l'article d'Anne-Marie Cojez, dans *Le Rocambole* n°68-69, quant aux rappels à l'ordre d'Hetzel, exigeant de Malot qu'il s'en tienne à un style noble (à la George Sand), et justifie la déchéance sociale de Vitalis par ses engagements politiques en faveur de Garibaldi, que Malot avait visité au cours de ses voyages en Italie, et qui demeure une figure honorable de l'engagement républicain aux yeux du sourcilleux éditeur.

ridicule, mais peut-être un côté pathétique cependant. « Vitalis ouvrait la marche, la tête haute, la poitrine cambrée, et il marquait le pas de deux bras et des pieds en jouant une valse sur un fifre en métal » (tome 1, p. 60). Si on pressent qu'il a été meurtri par une terrible blessure narcissique, il n'a pourtant rien perdu de sa superbe, ni de son courage ou de sa droiture irréductible. Il peut se montrer rebelle à la bêtise commune, celle des forces de l'ordre, mais n'abandonnera jamais celui à qui il doit protection. Artiste et maître exigeant, « Vitalis nous faisait recommencer deux fois, quatre fois, dix fois la même chose » (tome 1, p. 58).

Il veut être un éducateur plein de douceur : lorsque Rémi s'étonne de sa patience à l'égard des animaux lors des répétitions qui durent des heures, il s'explique avec l'intégrité d'un grand maître :

« On obtient peu de choses de la brutalité, tandis qu'on obtient beaucoup, pour ne pas dire tout, de la douceur. (...) c'est que qui instruit les autres s'instruit soi-même. Mes chiens m'ont donné autant de leçons qu'ils en ont reçu. J'ai développé leur intelligence, ils m'ont formé le caractère. » (tome 1, p. 60)

Pourtant, dans cet écheveau romanesque, Vitalis demeure une figure troublante. Ainsi, il interrompt un début de confiance :

« Sois tranquille, je t'apprendrai à chanter, et comme tu as du cœur, toi aussi tu feras pleurer et tu seras applaudi, tu verras... »
Il s'arrêta tout à coup, et je compris qu'il ne voulait point se laisser aller sur ce sujet. » (tome 1, p. 70)

et ajoute juste quelques pages plus tard : « Je n'ai pas toujours été montreur d'animaux... » (p. 74)

Les remerciements émus et appuyés de l'auditrice, émerveillée du talent de Vitalis qui s'est laissé aller à chanter deux grands airs, et persuadée d'avoir reconnu la voix d'un célèbre chanteur de la Scala de Milan, provoquent l'orgueilleuse gêne du vieil homme (p.186). Et la mystérieuse menace de Garafoli, « Si je disais seulement un nom (...) qui serait obligé d'aller caché sa honte ? » (p. 211), laisse le lecteur perplexe. Ces bribes d'une confession toujours repoussée du fait d'une réserve ombrageuse, provoquent chez Rémi (et le jeune lecteur) une fascination respectueuse. Loin d'être un séducteur, Vitalis exerce cependant une forme de charme tel le musicien de Hameln, une forme d'enchantement qui confère au récit une grande qualité romanesque. Il faut attendre sa mort cruelle et l'enquête de police pour parvenir à la révélation de l'indicible, lors toute fin du premier tome :

Il s'appelait Carlo Balzani, [c'] était à cette époque le chanteur le plus fameux d'Italie, et ses succès sur nos grandes scènes ont été célèbres : il a chanté partout, à Naples, à Rome, à Milan, à Venise, à Florence, à Londres, à Paris. Mais il est venu un jour où la voix s'est perdue ;

alors, ne pouvant plus être le roi des artistes, il n'a pas voulu que sa gloire fut amoindrie en la compromettant sur les théâtres indignes de sa réputation. (p. 235)

Probable signe d'empathie de l'auteur pour son personnage, cette révélation pudiquement reportée *post mortem*, évite la confrontation du maître et de son élève à une situation d'apitoiement embarrassante. La figure de Vitalis continuera cependant de traverser le roman jusqu'à la fin, elle demeure la figure tutélaire de référence même après sa disparition.

De façon corolaire et plus factuelle, la chanson napolitaine qu'il a apprise à Rémi et dont la partition figure dans l'ouvrage, tel un leitmotiv, ponctue le récit qu'elle contribue considérablement à faire progresser ; c'est notamment un élément de reconnaissance entre Rémi et Elise. A Dreuzy, à Montreux, c'est sous le signe de la romance chérie, que leur relation se renoue infailliblement :

« Ah ! oui, dit Matthia à voix basse, une sérénade, c'est une bonne idée.

- Non, pas toi, moi tout seul. »

Et je jouai les premières notes de ma chanson napolitaine, mais sans chanter, pour que ma voix ne me trahît pas. » (tome 2, p. 113, au moment de retrouver Elise à Dreuzy)

La présentation de la figure de Vitalis demeurerait incomplète si on ne lui adjoignait celle de Matthia, qui, comme Vitalis, vient d'Italie. Le crâne à moitié brisé par le cruel Garofoli qui l'oblige à rester des heures au pied de la cheminée pour monter la garde auprès de la marmite cadennassée, Matthia connaît une véritable résurrection dans son compagnonnage avec Rémi. On ne peut parler à son égard d'une figure tutélaire (et encore), mais, comme il arrive souvent dans les romans d'aventures pour la jeunesse, d'un alter ego plus déterminé, plus radicalement engagé dans la voie courageuse que se fraie le héros principal. Il faut reconnaître, sur un plan technique, que le récit à la première personne contraint le narrateur à une modeste retenue quand il s'agit d'évoquer ses propres mérites. Quoi qu'il en soit, Matthia est la figure rêvée de Rémi à la recherche de lui-même, de son origine, alors que sa situation n'est pas encore résolue.

C'est aussi, à la toute fin du roman, la réalisation de l'artiste musicien, du violoniste qui remporte de grands succès sur toutes les scènes d'Europe, autrement dit le prolongement lumineux, la réincarnation juvénile de Vitalis, qu'il n'a connu qu'à travers son ami Rémi. Il en a l'inflexibilité aimante, l'opiniâtreté généreuse durant tout le voyage aller-retour Paris Chavanon, le séjour en Angleterre, et les retrouvailles avec Mme Milligan et Arthur.

Dans la perspective des voyages du nord au sud qui nous retient aujourd'hui, nous élargirons notre conclusion à l'ensemble des romans écrits pour la jeunesse. Ambivalent, le sud renvoie au hors-champ exotique qui permet des ouvertures allusives à la trame romanesque développée par Malot dans son œuvre : c'est l'oncle au service du roi d'Inde, dans *Romain Kalbris* (un *deus ex machina* d'où viendra l'héritage parfaitement inattendu), c'est l'histoire douloureuse de la mère de Perrine, Marie Doressani, qui épousa Edmond Paindavoine à Drakka.

Dans *Sans Famille*, le sud apparaît comme le lieu d'un rêve nostalgique de bonheur empêché : c'est la première apparition de Mme Milligan sur le canal du midi.

Ambivalente, l'Italie est le pays des masques grotesques et brutaux du théâtre populaire, qui renvoient à Garofoli, mais c'est aussi celui, plus lyrique, qui ouvre des espaces provisoires de rêve et de douceur : celui qui s'attache à la figure de Christina, la sœur de Matthia, et future épouse d'Arthur.

Et, gagné par cette griserie, Matthia retournait aussi, mais par imagination seulement, hélas ! dans le pays où il était né.

Si tu venais à Lucca, disait-il, je t'en montrerais de belles choses, tu verrais ! [...]

J'irai avec toi voir ta mère et ta petite sœur Christina, que je porterai dans mes bras, si elle n'est pas trop grande ; elle serait ma sœur aussi.

- oh ! Rémi !

Et il n'en put en dire davantage, tant il était ému. » (tome 2, p. 115)

Rappelons que l'Italie fut, le temps de deux voyages, une échappatoire pour Malot, alors qu'Anna son épouse souffrait d'une grave dépression dont elle mourra en avril 1880. Mais c'est dans la belle campagne anglaise, que le bonheur de tous se réalisera finalement à la fin de *Sans Famille*.